

Études littéraires africaines

AKWANYA Amechi : *Orimili*, Heinemann, Londres, 1991. 186 p.
£ 4.95

Michel Naumann



Numéro 3, 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1042420ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1042420ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Naumann, M. (1997). Compte rendu de [AKWANYA Amechi : *Orimili*, Heinemann, Londres, 1991. 186 p. £ 4.95]. *Études littéraires africaines*, (3), 69–71. <https://doi.org/10.7202/1042420ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 1997

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

■ AKWANYA AMECHI : *ORIMILI*, HEINEMANN, LONDRES, 1991. 186 p.
£ 4.95.

Du Nigeria est venu à l'aube des indépendances un type de roman qui tentait (et réussissait souvent) une synthèse entre roman classique (ce que Lukacs appelait le roman du courant réaliste critique) et littératures et genres africains : contes, voix épiques, poèmes, proverbes, textes liturgiques, art oratoire traditionnel rentraient par la grande porte pour transformer le roman en une célébration de la culture africaine sans que l'ironie et le sens critique de l'un et de l'autre ne cessent de subvertir les sociétés colonisées et colonisatrices. Cette voix nouvelle, profondément originale, menait un travail critique pénétrant au niveau spécifiquement littéraire entre l'autosatisfaction néo-coloniale et une opposition anti-impérialiste dont le défaut était de privilégier le message (militant, socialisant) sur les moyens utilisés pour le faire passer. Ce roman, représenté par l'œuvre exemplaire de Chinua Achebe, lui-même suivi par un groupe d'écrivains Igbo, qui ont justifié le nom d'"Achebe School" utilisé par Bernth Lindfors, inspira le premier Ngugi. Mais le "genre" sembla s'essouffler dans les années soixante-dix et quatre-vingt. Les réussites de Ben Okri purent même faire penser que le roman africain réaliste avait donné le relais au roman africain néoréaliste, ou plus exactement à une forme très liée au réalisme magique. Le premier type d'œuvre implique en fait une expérience rurale profonde sur un arrière-fond d'exploitation, mais aussi de valeurs villageoises et lignagères qui conservent, surtout pour les membres de cette classe nommée par un sociologue la paysannerie non-conquise, une incontestable fonctionnalité ; le second vient d'une expérience urbaine où les imaginaires se rencontrent et parfois se fondent sur un arrière-fond d'oppression et d'absurdité.

Il serait fort intéressant que les deux genres se développent côte à côte plutôt que l'un après l'autre car la rapide urbanisation de l'Afrique n'a en rien retiré au monde rural son rôle essentiel, social, politique, économique et culturel. Nous devons donc accueillir comme une bonne nouvelle la publication d'*Orimili*, par Akwanya, qui montre que le roman africain réaliste est toujours capable de belles réussites. L'auteur, Amechi Nicholas Akwanya, est né en 1952, à Awkuzu, non loin d'Onitsha, en pays Igbo. Séminariste à Onitsha, étudiant en théologie et en philosophie à Enugu, il fut ordonné prêtre en 1980. Il visita l'Irlande et compléta ses études avec une licence de géographie, une maîtrise d'anglais et un doctorat sur les structures et le sens du roman nigérian (1989).

Il est tout à fait remarquable que son œuvre romanesque soit si peu didactique au sens péjoratif du terme, car Akwanya est un philosophe et un théologien. Dans sa description des institutions igbo traditionnelles on ne trouve aucun point de vue critique chrétien. Il faut d'une part se dire que d'important secteurs des églises ont travaillé sur les cultures traditionnelles en profondeur et sans arrière-pensée, d'autre part ajouter que

le RP Akwanya a mené des recherches sur l'importance du récit et de la langue dans le roman africain. "Les stratégies narratives d'Ewecha", publié par *Nigeria Today* et "l'investissement linguistique dans les œuvres d'Achebe" publié par l'*Irish Review* sont des titres parlants à cet égard.

Le héros, Orimili, un "self-made man" comme la société igbo en produit souvent, voudrait, durant les années de guerre entre l'Angleterre et l'Allemagne, être accepté dans la société ozo. Si Chinua Achebe a souvent idéalisé cette institution qu'il interprète dans le sens démocratique en insistant sur la redistribution des richesses que représentent les dons liés à une prise de titre, Akwanya la voit de façon très critique comme une sorte de "mafia". Là n'est pas le moindre intérêt de son roman. Les membres de la société monnaient largement les titres et leur caractère héréditaire, ils accueillent en leur sein un "warrant chief", dont on sait le peu de représentativité dans l'"indirect rule" de l'Est du Nigeria, leur étranges décisions dans les disputes foncières ne sont pas sans relation avec d'obscures spéculations au sujet des terrains que devrait occuper une Compagnie anglaise ! Le roman raconte donc la campagne du héros pour être élu. Les dialogues en sont une composante essentielle. Il y a certes des longueurs, l'intérêt pour Orimili fléchit parfois et certaines périodes oratoires sont un peu artificielles, mais le sujet est malgré tout bien "tenu", les éléments naturels, sites symboliques et mythiques et l'imagerie sont construits et utilisés avec cohérence.

Mais le combat d'Orimili, certes lié à ces caractères douteux de la société qu'il entend rejoindre, vient plutôt de l'ostracisme dont il est la victime parce que sa famille est originaire d'un autre village. Il est comme le fleuve qui fit sa richesse de transporteur, lié à la divinité qui protège cet axe de communication, et en ce sens il est un voyageur, de passage, toujours autre. Son désir d'appartenir à un groupe sédentaire, d'être reconnu, accepté, est en contradiction avec cet être en mouvement. Il est irréprochable et à cet égard d'autant moins humain qu'il se conforme à l'image sociale qu'il s'est choisie et qui n'est plus pour lui qu'un fardeau. Le mystère de notre origine nous met en contradiction avec les définitions claires et définitives que réclame la société et nous rend incapable de rejoindre notre être par son intermédiaire. Même l'arbre sacré, ce pied de l'ancêtre fondateur, est en fait à la jonction de trois villages qu'il réunit autant qu'il sépare (p 103).

"Ekwenze Orimili faisait face à une réalité dont les racines venaient de la création elle-même. On disait qu'elle avait été finalement accomplie lorsque le créateur avait marqué l'homme à son insu, en choisissant pour cela le point qui le blesserait le plus profondément si cette marque venait à être révélée. Il fut alors lâché dans le monde sans savoir qu'il avait été marqué. Une attaque personnelle à laquelle on ne pouvait répondre était comme une révélation de ce secret, comme si l'on conduisait une personne à travers les corridors de son esprit jusqu'à l'endroit où elle verrait ce que le guide savait d'emblée : qu'elle n'était rien" (p 145).

Le roman est situé à la veille de ce que des sociologues nomment l'“intégration négative” au marché mondial. Le cas d'Orimili n'est donc peut-être que la préfiguration du sort de toutes les sociétés qui avaient maintenu le néant à distance, mais qui en passant de la prédominance de la valeur d'usage à celle de la valeur d'échange se trouvent confrontées à l'absence mise en évidence par le mensonge marchand, le remplacement de l'être par l'avoir. Le fils du héros, étudiant déraciné, politicien qui représente ce village pour qui son lignage est étranger, recevra le titre que désirait son père pour rien ! Mais si les valeurs sont déchues, le désir du héros dont nous avons suivi les angoisses et les luttes témoigne de l'universelle blessure des hommes.

■ Michel NAUMANN

■ ALVAREZ-PEREYRE JACQUES, *NELSON MANDELA*, DESCLÉE DE BROUWER, COLLECTION “TÉMOINS D'HUMANITÉ” 109 P., 68 F.

Après tant de livres plus ou moins volumineux sur Nelson Mandela, voici un ouvrage plutôt bref destiné au grand public dont l'auteur, Jacques Alvarez-Pereyre, est un des meilleurs spécialistes français de l'Afrique du Sud. Tous ceux qui s'intéressent à ce pays et à sa littérature connaissent son précieux ouvrage, *Les guetteurs de l'Aube - Poésie et apartheid*, publié en 1979, qui analysait l'œuvre significative des poètes contestataires sud-africains qu'épargnait encore la censure gouvernementale - parce que les censeurs estimaient négligeable leur influence.

La biographie du leader du Congrès National Africain (ANC) que nous offre Alvarez-Pereyre a le mérite de présenter avec clarté, dans l'ordre chronologique, son parcours de militant en même temps que les grands événements qui ont jalonné la lutte contre l'apartheid, depuis la Charte de la Liberté adoptée en 1955 par une assemblée multiraciale, jusqu'à la victoire électorale de l'ANC en 1994.

Le texte est agrémenté de citations mises en exergue - dont plusieurs empruntées au président sud-africain lui-même - qui soulignent l'exemplarité de son destin, comme cet extrait de sa profession de foi au procès de Rivonia en 1964 à l'issue duquel il fut condamné à la prison à perpétuité : “Ma vie durant, je me suis consacré à la lutte des Africains. J'ai combattu la domination blanche et j'ai combattu la domination noire. J'ai chéri l'idéal d'une société libre et démocratique (...) C'est un idéal que j'espère atteindre et pour lequel j'espère vivre. Mais c'est un idéal pour lequel, si nécessaire, je suis aussi prêt à mourir”.

■ Claude WAUTHIER